

JOURNAL

**ENTRETIEN.** Rencontre avec Yolande Zauberman, invitée du 20<sup>e</sup> Cinemed, qui lui a consacré du 20 au 28 octobre une rétrospective intégrale incluant plusieurs films rares dont *Un Juif à la mer* (2005), d'une actualité bouleversante.

## Zauberman, unclassified lady



Yolande Zauberman sur le tournage de *M* (2018).

**Vers le cinéma.** Je suis née à Paris. Mon père était tellement fâché avec les Polonais qu'il avait interdit à ma mère de parler leur langue. J'ai toujours dit que ma langue maternelle était le silence, même si nous parlions parfois le yiddish. Je travaille en permanence sur le manque. Enfant et adolescente, j'étais très solitaire, je ne parlais pas. Ma hantise était l'hôpital psychiatrique, le risque d'être prise pour folle à cause de cette difficulté à être en lien avec le monde autour de moi. Mais étrangement, les gens venaient dans ma chambre et parlaient. Comme si je n'étais pas là, d'abord. Puis, avec le cinéma, comme si j'étais là. J'y ai vu les autres avant de les voir dans la vie et me suis éduquée en regardant des films dans la chambre de mes parents en leur absence. Je crois avoir passé ma vie à regarder ce qui était le pendant de la blessure, et le cinéma m'y a aidée: *Monsieur Klein*, *L'Empreinte de la justice*... Quand j'ai vu Edgar Faure parler du procès de Nuremberg en évoquant l'ennui progressif devant les témoignages et l'électrisation de la salle au moment où Goering se lève, je me suis dit que je ne parlerais jamais des victimes seulement

à travers leurs blessures. Je les rendrais sexy. Avant *Classified People* (1988), je venais de voir plusieurs films sur l'Afrique du Sud, or aucun ne se situait dans la frontière entre Blancs et Noirs. Au moment où je suis arrivée là-bas, en 1987, une loi venait de passer menaçant de seize ans de prison tout étranger surpris avec une caméra. Nous avons décidé de faire tourner une équipe sud-africaine et de me faire passer pour la stagiaire!

**Entre documentaire et fiction.** Je fais un documentaire quand je me pose une question dont je peux aller chercher la réponse dans le monde et au présent. C'est une telle joie de filmer, mais aussi d'aller chercher comment vivre avec les blessures, dépasser les traumatismes, chercher la lumière dans l'obscurité. Voilà pourquoi j'aime filmer la nuit. Dans la fiction, que j'ai commencée avec *Moi Ivan, toi Abraham* (1993), il faut énormément de moyens pour obtenir un résultat aussi puissant. D'ailleurs, ce film est né d'un rêve. J'étais à côté du bureau de mon père, où je me cachais quand j'étais petite. Derrière moi, un mur s'ouvrait. J'avais avec un petit

garçon, que j'aimais beaucoup, dans un couloir du métro. Mais une petite peste blonde lui disait: « On déporte les gens à la sortie. Viens avec moi, j'ai une voiture. » Il préférait rester avec moi. À la sortie du métro, des bus nous attendaient. Par la vitre, nous voyions des tablées entières de juifs avec des papillotes mangeant avec plaisir des fruits inconnus. On essayait de leur faire signe de partir. Quand je me suis réveillée, j'étais heureuse de ces sentiments d'amour partagé. Je me suis dit que j'allais essayer de retrouver cette vie d'avant la mort.

**Ma place dans mes films.** J'ai commencé par refuser d'être à l'image et au son, sauf dans *Paradise Now* (2004), où je filme ma vie en crise et où, pour la première fois, c'est moi qui tiens la caméra. Je ne dirige pas les gens que je filme, je les entoure avec ma caméra, en leur parlant d'une certaine manière. De ce fait, il y a une sorte d'harmonie... ou de combat de boxe, comme pour la première scène de *M* (2018). Cette nuit-là, Menahem était épuisé et fâché; il ne voulait pas tourner. Je lui demande juste de me raconter son histoire, qu'il me balance à la gueule, et qui aurait été

beaucoup moins forte si elle avait été racontée en confidence. *Un juif à la mer* parle de la guerre en un gros plan qui tremble, filmé sur une terrasse de Jaffa. Ce qu'y raconte Selim Nassib est extraordinaire, car son trajet se confond avec celui du Moyen-Orient.

**Présence féminine.** Seule une Française pouvait poser la question *Would You Have Sex With an Arab?* (2012)! Pour *M*, entrer en tant que femme dans le milieu ultra-orthodoxe de la banlieue de Tel-Aviv tenait du miracle. Menahem disait aux gens que j'étais descendante du Baal Shem Tov – en fait, mon ancêtre était l'un de ses disciples. Impressionnés, ils m'ont fait confiance. Dans mon prochain film, *La Belle de Gaza*, je cherche une jeune femme trans arabe furtivement filmée dans *M*. Le tournage a été extraordinaire. J'ai filmé des femmes qui ont traversé tant de frontières. Leur intelligence est de réussir à devenir ce qu'elles ont toujours été. Ce film sera pour moi le troisième et dernier film dans la nuit israélienne.

Propos recueillis par Thierry Méranier au festival Cinéma de Montpellier, le 24 octobre.



*Would You Have Sex with an Arab?* (2011).